

COLLECTION DIASPORALES

...parce que toute authenticité est un exil.

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytountsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,
UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Houri Varjabédian,
NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

Hamasdegh, LE CAVALIER BLANC

Vahé Oshagan, ONCTION

Aram Pachyan, AU REVOIR, PIAF

VAHÉ BERBERIAN

Au nom du père et du fils

Traduit de l'arménien par Houri Varjabédian

Parenthèses

EN COUVERTURE :
Tomarza, Beyrouth, Hollywood, collage de Houri, 2021.

Né à Beyrouth en 1955, Vahé BERBERIAN est écrivain, dramaturge et plasticien. L'auteur aux talents multiples et à l'humour acéré, surprenant et attachant, a grandi dans une famille ouverte au monde du théâtre, des arts et de la littérature.

Sa personnalité originale, éprise de liberté, s'exprime dès son plus jeune âge ; il dévore les livres, écrit et dessine, se passionne et s'engage très tôt pour les nouvelles créations théâtrales. Après avoir entrepris des études artistiques au Liban, il doit quitter le pays alors en guerre pour Chypre puis le Canada, et poursuit des études de journalisme à Los Angeles, où il vit depuis 1976.

Vahé Berberian a toujours exploré le monde de la peinture en complément de l'écriture sans jamais renoncer à l'une des formes d'art pour l'autre, « chaque forme se nourrit de l'autre ». L'artiste aux longues tresses, qui « crée sa propre réalité », auteur de nombreux monologues, pièces de théâtre, films et livres, est toujours très attendu.

TITRE ORIGINAL : *Θάψινύ τον τι ηρηνη*, Los Angeles, 1999.

COPYRIGHT © 1999, VAHÉ BERBERIAN.

COPYRIGHT © 2020, ÉDITIONS PARENTHÈSES POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-369-3 / ISSN 1626-2344

1

Toutes les histoires ont une fin et chaque fin a son histoire. Ceci est l'histoire d'une fin. La fin de la vie de mon père. Je la raconte pour la partager et ainsi me libérer de ce poids. Je dois raconter, car si je ne le fais pas, l'histoire restera à jamais inachevée. Et aussi pour qu'enfin je puisse inscrire le point final de ma main et refermer le livre, descendre dans la rue et reprendre le cours de ma vie sans éprouver un quelconque sentiment de culpabilité.

On devient adulte, dit-on, au moment où on se réconcilie avec la personne de son père. Plus exactement, en descendant le buste du père de son piédestal, il se ranime et on se réconcilie avec cette réalité qui veut qu'un père, comme tous les mortels, n'est qu'un être humain faillible, ni plus ni moins. Alors seulement on peut couper le cordon et l'aimer tel qu'il est.

En ce qui me concerne, le buste de mon père était si lourd, qu'au moment de le descendre de son piédestal il m'a échappé des mains et s'est cassé en mille morceaux ; je les ai gardés jusqu'à l'âge de 36 ans dans notre appartement au troisième étage, à l'angle de Normandie et Sunset, jusqu'au jour où un parfait inconnu mettant bout à bout les morceaux les a posés devant moi et a disparu.

À cette époque nous venions de commencer à travailler la mise en scène de la pièce *Le retour*. Réunis autour de la table

avec tous les comédiens nous lisions le texte, lorsque Merv le directeur de la salle est entré à petits pas nerveux, le ventre en avant et nous a pris à part Lévon et moi pour se plaindre à voix haute : il avait essayé de nous joindre depuis une semaine en vain, personne ne répondait à ses messages téléphoniques.

Lévon, l'auteur et metteur en scène de la pièce, qui était mon vieil ami et le pilier de la troupe de théâtre, déploya des trésors d'imagination, expliqua qu'étant à l'étranger depuis un mois, il n'avait reçu aucun message et promit de faire parvenir une partie du loyer impayé dès lundi et de couvrir toutes les dettes de la compagnie avant le début des représentations.

En bon amateur de théâtre, Merv a laissé Lévon poursuivre sa comédie en lui demandant où il était passé pendant tout un mois.

Sans attendre, Lévon s'est mis à lui raconter qu'il se trouvait en Europe pour organiser une tournée de la troupe.

Merv faisait mine d'être très impressionné, lui exprimant sa joie pour cette invitation en Europe et a demandé en plaisantant si on pouvait l'emmener en tournée avec nous, tout en ne croyant pas un mot de cette histoire.

Avec Lévon nous avons accepté de prendre en compte sa proposition, et sommes remontés sur scène non sans lui avoir serré la main.

La répétition traînait en longueur. Pour la première fois, nous avons entrepris de monter une pièce historique, les scènes et la difficulté de l'écriture ont très vite révélé que nous avions fait le choix d'une œuvre au-dessus de nos forces.

Ardavast, le roi poète des Arméniens, fils de Tigrane le grand, au cours de son règne, fait tout ce qui est en son pouvoir pour maintenir une position neutre dans le sérieux conflit qui opposait Romains et Parthes, mais suite à certains événements, il se trouve finalement poussé à prendre parti pour les Parthes mettant ainsi en péril ses relations avec les Romains.

Marc Antoine était arrivé à la tête du deuxième triumvirat, se sentant trahi par les Arméniens, il invite Ardavast et grâce à quelques manigances, il l'arrête ainsi que la reine et les princes héritiers Tigrane et Ardavast junior. Seul Ardachès, le fils aîné du roi réussit à s'enfuir et à se réfugier chez les Parthes.

Marc Antoine promène Ardavast de ville en ville dans le territoire de l'Arménie en exigeant une rançon, puis il l'emmène en Égypte avec toute sa famille, où entravés avec des chaînes en or, il les offre à Cléopâtre qui va décapiter le roi des Arméniens et envoyer la tête en offrande au roi des Mèdes, appelé également Ardavast, pour gagner ses faveurs.

Dans la pièce, après la décapitation d'Ardavast, quand Octave ramène avec lui la famille royale d'Arménie à Rome, deux soldats arméniens apportent à la reine la tête tranchée encore vivante de son mari. Entre-temps en Arménie, le corps sans tête mais encore en vie d'Ardavast attend sa tête.

Les rôles n'avaient pas encore été distribués, toutefois il était clair que moi, l'alter ego de Lévon depuis des années, je devais jouer le rôle d'Ardavast, celui de la reine serait tenu par Nanig, 24 ans, à peine arrivée d'Égypte à Los Angeles, écervelée mais d'une gentille beauté, dont moi mis à part tout le monde était amoureux.

Un très long silence a suivi la lecture. Pour détendre l'atmosphère et détendre Lévon, j'ai dit que la pièce de théâtre était bien écrite mais qu'elle manquait de rythme et paraissait trop ardue pour notre public. Soulagés, ils ont aussitôt acquiescé et sans le moindre ménagement envers Lévon, ont aussi soutenu qu'il s'agissait d'une œuvre trop difficile à monter.

Lévon est passé par toutes les couleurs, il a essayé de nous convaincre que tout dépendait de la lecture, a ajouté qu'il ne considérait pas le travail comme totalement abouti, il pensait qu'au cours des répétitions la pièce allait encore subir de profondes transformations.

Sylva, notre régisseur et mon amie de longue date, avec qui nous avons créé la troupe de théâtre, a distribué le planning des répétitions et les horaires. Nous nous sommes quittés après dix bonnes minutes de nos plaisanteries habituelles.



Autrefois à Beyrouth dans la librairie de mon père, derrière son bureau, il y avait une photo sépia dans un cadre doré qui m'impressionnait beaucoup. Dans les ruines d'Ani, une femme brune aux épaules larges, à la longue chevelure ondulée, était assise la main posée sur le menton. Des fines inscriptions au bas de l'image, je me souviens seulement de « Mère Arménie est assise en pleurs ». J'étais tombé amoureux de Mère Arménie sans penser un instant que moi aussi j'étais un des enfants de cette femme aux pieds nus assise dans ce paysage désolé. Dans cette image « Mère Arménie » n'avait pas trop l'aspect de quelqu'un d'éploré. Il me semblait qu'après avoir pleuré, elle était résignée, réconciliée avec son destin, et que, assise, elle attendait quelqu'un.

Dès le premier jour, les longs cheveux de Sylva, son allure élancée, ses vêtements amples bariolés m'avaient rappelé Mère Arménie et sa poitrine généreuse, ses longs doigts et la compassion qui brillait toujours au fond de ses yeux étaient devenus pour moi une source inépuisable de paix et de confiance.

— Hrayr, je ne peux pas venir demain soir, nous devons dîner avec un groupe de collègues de travail, dit Sylva en marchant vers sa voiture.

— Bon, pas de problème. On se verra après-demain, soufflais-je dans son oreille, l'enlaçant par-derrière et lui prenant les seins dans mes paumes.

— Fais attention, ça fait mal, j'ai mes règles, dit-elle en posant ses mains sur les miennes puis en m'embrassant sur la joue, tu passes chez nous maintenant ?

— C'est tard, je vais rentrer à la maison. On s'appelle demain.



Il était presque minuit quand je suis rentré. Comme toujours, assis à la table, mon père lisait un livre.

— Bonsoir.

— Bonsoir Hrayr.

Mon père avait ses habitudes. Chaque jour de la semaine, il se réveillait à la même heure, préparait le même petit-déjeuner, buvait son café et se mettait au travail. Après le déjeuner, il prenait un café, faisait une heure de sieste réparatrice puis se remettait au travail. Le soir il attendait mon retour pour que nous dînions ensemble. Après le dîner il buvait son troisième café, fumait sa troisième cigarette de la journée, regardait la télévision pendant deux heures et reprenait sa lecture. Tous les jours, trois cigarettes et trois cafés, ni plus ni moins. Tous les jours, chemise blanche et cravate. Si un jour, par erreur, il n'avait pas mis sa cravate, le lendemain il ressentait une irritation de la gorge et les premiers signes d'un rhume.

Même son « Bonsoir Hrayr » toujours sur le même ton, la même voix, les mots prononcés sur le même rythme, dont le dernier « Hrayr » dans son côté formel et sa précision superflue m'exaspéraient toujours. Après tout, il n'y avait que moi, personne d'autre n'était entré à la maison pour croire que ce « Bonsoir » lui était destiné.

À l'intérieur, on manquait d'air. L'odeur des cendriers pleins, de la poussière, de l'humidité et des livres plein le nez, je

suis allé en maugréant ouvrir les fenêtres du séjour, j'ai pris une bière au frigo et je me suis installé devant la télé.

— Quoi de neuf ?

La question quotidienne de mon père n'attendait pas de réponse, mais tous les soirs, je me sentais obligé par politesse d'y répondre :

— Rien de spécial.

— Ta sœur a appelé. Elle a dit qu'on n'oublie pas de prendre la viande pour le *Tchi Keufté* en y allant dimanche.

Une voiture s'arrêta avec fracas sous les fenêtres de la maison et au bout de quelques minutes une dispute éclata dans la rue.

— Il y a une bagarre en bas ? demanda mon père en enlevant ses lunettes, ce doit être encore l'Argentin.

L'Argentin, le locataire de l'étage du dessous, était devenu le responsable de l'immeuble et avait pris sa mission au sérieux à tel point qu'il se sentait le chef non seulement de l'immeuble mais aussi de tout le quartier ; il fourrait son nez partout. Il ne paraissait pas ses 70 ans, grand et costaud, la barbe épaisse un peu rousse, cet ancien mécanicien était dans la rue dès six heures du matin, soi-disant pour jardiner, et restait éveillé jusqu'au petit jour avec la télé à tue-tête, en nous tenant éveillés avec lui.

Ne pouvant réprimer ma curiosité, je me suis mis à observer ce qui se passait ; au bas de la fenêtre, une voiture était arrêtée, les deux portières avant ouvertes et un jeune en costume rouge vif essayait de tirer une fille par le cou vers la voiture en l'injuriant.

La fille, une jupe noire au ras des fesses, cherchait à se libérer et s'éloigner autant que possible de la voiture en suppliant :

— Lyle, laisse-moi partir, s'il te plaît.

Soudain, une des portières arrière s'est ouverte et une autre fille aux cheveux longs repoussant la porte à plusieurs reprises a fini par extraire ses jambes et à se tenir debout appuyée contre la voiture pour observer la scène.

L'origine de la dispute n'était pas claire, mais il était évident que le dénommé Lyle était proxénète et les deux filles ses putes.

À l'époque, ce genre de scène n'avait rien de bien étonnant dans notre quartier. Jusque tard dans la nuit, Sunset grouillait de prostituées et à quelques pâtés de maisons, près de *Jack in the Box* se trouvait un ramassis de drogués, de putes et de sans-abri.

— Get back into the fucking car ! hurla Lyle en se tournant vers la fille qui venait de sortir de la voiture.

À cet instant la blonde a soulevé son sac et donné un coup à la tête du garçon pour se libérer, mais il la tenait fermement par le col et lui a flanqué une gifle si violente que la fille est tombée à genoux en éclatant en sanglots.

J'étais hors de moi. J'ai d'abord pensé à prendre un bâton et foncer en bas lui régler son compte à ce maquereau, mais de la tête aux pieds, mon corps a refusé d'obéir à mes sentiments. Affolé, je tournais en rond dans la maison en essayant de trouver une idée efficace, mais le coup porté à la fille et ses pleurs qui n'en finissaient pas m'avaient perturbé au point de m'empêcher de réfléchir.

— L'Argentin va sûrement appeler la police, a dit mon père en se levant.

— Moi je vais les appeler, ai-je répondu en réalisant tout à coup que c'était le plus logique et j'ai mis la main sur le téléphone posé sur la table.

— Ne te mêle pas de ça, toi, répliqua mon père paniqué. Je lui lançai un regard furieux et décrochai le téléphone.

— Hrayr, il ne faut pas avoir à faire avec la police. Ça ne nous regarde pas. Ils n'ont qu'à faire ce qu'ils veulent.

Le trouble était si visible dans les yeux de mon père que j'ai reposé le téléphone et me suis précipité à la fenêtre.

En traînant la fille blonde par terre par le bras, le dénommé Lyle se dirigeait vers l'autre fille en lui criant de remonter dans la voiture.

On entendit enfin la voix grave de l'Argentin à sa fenêtre : « Shut the fuck up ! »

Lyle a lancé une injure en direction de l'Argentin et en lâchant la blonde, s'est approché de l'autre fille.

Appuyée contre la voiture, les jambes écartées, elle s'est soudain mise à vomir. Le proxénète a fait un bond en arrière en égrenant tout un chapelet d'injures. Écœuré, il examinait ses chaussures tout éclaboussées.

La fille aux cheveux bruns s'assit dans la voiture, les jambes pendantes, la tête entre les cuisses, elle crachait par terre.

Lyle rageur, fourra ses jambes dans le véhicule et claqua la portière, avant de se retourner vers la blonde. Agacé en voyant qu'elle avait disparu, il descendit la rue à sa recherche en proférant un déluge de menaces.

— Que se passe-t-il ? demanda mon père en retournant à sa table.

— La fille s'est sauvée.

— Quelle fille ?

— Quelqu'un frappait une fille, elle s'est sauvée.

Mon père s'est contenté de ma réponse et a réinstallé ses lunettes sur son nez d'un air solennel.

Un bref silence et on entendit à nouveau la voix de Lyle.

Par la fenêtre je le voyais qui avait fait demi-tour et marchait vers notre immeuble.

En criant « Come out, you little fuck », il s'est précipité dans l'entrée du bâtiment, a disparu un instant puis est ressorti. Il a menacé du doigt la fille dans la voiture et a tourné les talons.

Une fine pluie commençait à tomber et l'odeur de la terre humide et des jasmins chatouillait mes narines avant d'atteindre mon palais. Je m'étais un peu apaisé en pensant que la fille avait largement eu le temps de fuir et de disparaître.

La femme squelettique du deuxième étage de l'autre côté de la rue est rentrée et a fermé sa fenêtre. Un complet silence s'est installé un moment ; dans cette quiétude seule la pluie dansait en bas à la lueur des phares de la voiture.

J'ai pris une nouvelle canette de bière dans le frigo et avalé une poignée de pistaches. À peine installé devant la télé, il m'a semblé qu'on tapait à la porte. J'ai baissé le son, tendu l'oreille, en effet c'était bien la porte. Des coups légers, timides, certainement en lien avec le tapage de tout à l'heure.

— C'est la porte, dis-je à mon père en me levant.

— N'ouvre pas, c'est pas notre problème, ils n'ont qu'à faire ce qu'ils veulent.

Sans prêter cas je me suis approché de la porte, hésitant un instant... attendant qu'on tape encore une fois, puis j'ai ouvert prenant un air particulièrement assuré.

Maigre et élancée, une fille aux cheveux dorés me regardait de ses yeux bleus azur suppliants.

2

J'existe ou pas encore. Je suis un fœtus de deux mois dans le ventre de ma mère. L'atmosphère est fétide et moite, saturée par l'odeur de l'usine de bière. Ma mère, 28 ans à peine, vêtue d'une robe jaune sans manches, est assise dans un taxi collectif avec Haïgouhie sa jeune sœur. Elle va à la clinique du docteur Vartanian pour subir un avortement. Les deux sœurs, pâles, réservées, sont recroquevillées, collées l'une contre l'autre le plus loin possible du chauffeur. Elles observent en silence les images du Christ, de la Sainte-Vierge, de Saint-Joseph, de Charbel et d'une dizaine d'autres représentations de saints. Le chauffeur, un homme aux moustaches fines, chante en même temps que Abd el Wahab à la radio. Avant d'arriver au pont de Hadjin, tout à coup, on ne sait pourquoi, une vieille femme en noir surgit devant la voiture. Le chauffeur crie *Ya Aadra* (Sainte Vierge) mais ne peut l'éviter.

Tout le monde saute hors de la voiture, le quartier tout entier s'attroupe. La femme est couchée par terre la tête en sang, son sac de courses en plastique près d'elle, les pommes et les tomates éparpillées. Elle ouvre et ferme ses petits yeux aux paupières toutes ridées, mais on comprend qu'elle n'y voit rien. Ma mère livide, appuyée contre le mur d'une boutique, tremble de tous ses membres. La femme de l'épicier Haïgaz lui apporte un verre d'eau. Les uns les autres essaient de l'apaiser et

CLÉS LITTÉRAIRES ET LINGUISTIQUES

p. 14 : *Tchi Keufté* : boulettes de viande crue hachée, mélangée avec du boulgour, plat emblématique de la cuisine arménienne.

p. 19 : Mohammed Abdel Wahab (1902-1991), chanteur et compositeur égyptien.

p. 21-22 : Paul Baghdadlian (1953-2011), chanteur populaire.

p. 23-24 : Liste d'auteurs arméniens et titres de livres : Daniel Varoujan (1884-1915), poète [en français : *Le chant du pain*, traduit de l'arménien par Vahé Godel, Parenthèses, 1990] ; Siamanto (Adom Yardjanian), poète (1878-1915) ; Vahan Dérian (1885-1920), poète ; Vahan Tekeyan (1878-1945), poète ; Arpiar Arpiarian (1851-1908), écrivain ; Raffi (1835-1888), écrivain, auteur de romans célèbres, *Le Fou*, *Samuel*, *Le Journal d'un voleur de croix* ; Vertanès Papazian (1866-1920), écrivain ; Parouïr Sévak (1924-1971), poète [en français : *Que la lumière soit*, traduit de l'arménien par Donikian, Parenthèses, 1988] ; Séro Khanzadian (1915-1998), écrivain, auteur de *Mekhitar sparabed*, célèbre roman historique dont l'action se déroule au Karabagh au XVIII^e siècle ; Vaghtang Ananian (1905-1980), écrivain, auteur de *Les captifs de Hovazatsor*, 1955 ; Rouben (Minas Ter Minassian, dit Rouben, 1882-1951), homme politique et publiciste [en français : *Mémoires d'un partisan arménien*, fragments, traduit par Waïk Ter Minassian, Éditions de l'Aube, 1990] ; Malkhas (Ardachès Hovsepian, 1877-1962), écrivain ; Mikael Varandian (1874-1934), homme politique et publiciste [en français : *L'Arménie et la question arménienne*, 1917] ; Simon Vratsian (1882-1969), homme politique et publiciste ; Vazken Chouchanian (1903-1941), écrivain, auteur de *Spidag Varsenig (Blanche Varsénig)*, Beyrouth, 1960 et *Les enfants de l'amour*

et de l'aventure, 1925 ; Nechan Bechiktachlian (1898-1972), écrivain ; Dzérents (Hovsep Chichmanian, 1822-1888), écrivain ; Hamasdegh (Hampartzoum Gelenian, 1895-1966), écrivain [en français : *Le cavalier blanc*, traduit de l'arménien par Houri Ipékian, Parenthèses, 2019] ; Antranik Zaroukian (1913-1989), écrivain, auteur de *Des hommes sans enfance*, traduit par Sarkis Boghossian, Les Éditeurs Français Réunis, 1977 ; Garo Kévorkian (1895-1975), rédacteur et auteur des almanachs parus à Beyrouth, *Aménoun Darekirke*.

p. 23 : Périodiques cités : *Pakine*, revue littéraire et culturelle en arménien publiée à Beyrouth depuis 1962 ; *Pazmaveb*, revue d'études arméniennes, fondée en 1843 et publiée à Venise par les Pères Mekhitaristes ; *Haïrenik* : quotidien arménien fondé en 1899 à Boston.

p. 36 : *Chants païens*, recueil de poèmes de Daniel Varoujan, paru en 1912 à Istanbul [en français : *Chants païens et autres poèmes*, traduit de l'arménien par Vahé Godel, La Différence, 1994.

p. 37 : Krikor Zohrab (1860-1915), homme politique et écrivain [en français : *La vie comme elle est*, traduit de l'arménien par Mireille Besnilian, Parenthèses, 2005] ; Zabel Essayan (1878-1943), femme de lettres [en français : *Mon âme en exil*, traduit de l'arménien par Anahide Drezian et Alice Der Vartanian, Parenthèses, 2012] ; Bédros Tourian (1851-1872), poète arménien.

p. 52-53, 121, 146, 151 : Tomarza : ville proche de Césarée (Kayseri) en Cappadoce.

p. 55 : *Se, Yek* (trois, un) : il est de tradition de compter en persan au jeu de *tavlou* ou backgammon.

p. 94 : Topal Arakel : *topal*, boiteux en turc.

p. 96 : Vartan Mamigonian (393-451), héros arménien célèbre pour son courage, mort au combat lors de la bataille d'Avarair contre les Perses.

p. 121 : Buland Al-Haidari (1926-1996), poète irakien.

p. 131 : *Baron* : titre de déférence, équivalent de « Monsieur ».

p. 131 : Arapkir : ville de la province de Malatya en Anatolie.

p. 132 : Mesrob Machdots (362-440), Saint Mesrob, moine linguiste, saint traducteur, créateur de l'alphabet arménien.